

Dominique Marin

L'affaire du sexe dans le devenir adolescent *

Le sexe dans le devenir adolescent est la grande affaire dans la mesure où il vient déranger la bonne et relative entente du sujet corrélé à la sortie de l'enfance avec son corps et son entourage. Nous parlons du sujet en référence à l'enseignement de Lacan pour le distinguer de l'individu qui renvoie à une entité indivise, une. Le sujet dont nous parlons est déterminé par le langage. Le langage est un lieu, un champ dit Lacan, le lieu où le sujet tente de rejoindre ce qu'il est, son être vrai, profond, authentique, caché, etc. Comme le langage est un lieu Autre, il existe avant la constitution de tout sujet et lui demeure extérieur bien qu'il soit incorporé. Cela pose un problème insoluble, car plus le sujet emprunte les mots de l'Autre pour nommer ce qu'il est, plus il s'éloigne logiquement de son être. Plus je tente de me définir et plus je mets en marche une machine qui produit un élément inaccessible que Lacan nomme d'une lettre, faute de mieux, petit *a*, pour dire que *a* est « perte dans l'identité ¹ » propre au sujet parlant. Reste aussi bien que déchet, comme l'est le reste dans une division qui ne tombe pas juste. On peut le formuler ainsi : ce reste est ce qui empêche toute harmonie entre le sujet, son corps et le monde environnant. Quels sont les remèdes ?

L'amour idéal en défaut

À l'adolescence, cet être en défaut peut tout d'un coup devenir si pressant et si pesant qu'il rend urgente la recherche d'une solution radicale. Une solution possible peut être la recherche d'une figure de substitution dans le lien amoureux, qui occupe alors le devant de scène. Cela peut aller loin. Pensez à cette jeune adolescente, Juliette, qui n'est rien sans son complément d'être incarné par Roméo. Elle est prête à tout pour le rejoindre, notamment à enfreindre les lois édictées par l'Autre, ceux de leurs familles ennemies. Vous connaissez la fin, c'est dans la mort seulement que les amants se rejoindront.

L'amour peut être tenu pour une solution dans la mesure où il se joue dans le registre de l'identité. Dans le dire amoureux, il y a quelque chose

d'instituant pour celui qui soutient ces paroles : « Tu es mon Roméo » ou « Tu es ma Juliette ». Quand je dis : « Tu es ma Juliette », il y a un « je » qui s'institue comme « Je suis ton Roméo » que je n'ai pas besoin d'énoncer, ce n'est pas dit et c'est pourtant entendu dans le dire amoureux. D'où l'importance vitale que peut prendre l'amour à l'adolescence.

Les tentatives de suicide à l'adolescence sont souvent liées à des ruptures amoureuses dès lors que celui ou celle censé occuper le substitut d'être situé dans le partenaire ne répond plus présent. Une ou un adolescent est toujours prompt à outrepasser les lois des hommes et les lois de la vie pour des histoires d'amour. La plus sublime et par là la plus exemplaire est sans doute cette « noiraude » de 15 ans, comme la nomme Anouilh dans sa réécriture du mythe de Sophocle, Antigone. Elle veut demeurer la sœur de celui auquel le tyran refuse les honneurs des funérailles, quitte à se faire emmurer vivante et donc comme lui sans sépulture.

Que nous enseignent pareils faits cliniques ? La perte d'être de celui qui parle peut être trompée et par là tempérée par le recours à l'identification. L'amour est un des domaines où justement la place de l'identification joue à plein puisqu'il y a institution du sujet. Lacan dit de l'amour, sans le dévaloriser pour autant, que c'est un rapport de sujet à sujet. Dit comme ça, rapport de sujet à sujet, cela laisse bien entendre que le corps est peu impliqué dans cette affaire et que donc logiquement l'amour ne peut compenser toute la perte dans l'identité. C'est pourquoi une autre solution pour rejoindre son être qui inclut le corps consiste dans le domaine du désir comme mise en acte de la pulsion.

L'impasse du désir de l'Autre

La pulsion est une voie qui passe par l'Autre, lieu du langage, par laquelle le sujet tente de rejoindre son être. Lacan pose les coordonnées du problème dans un article de ses *Écrits* où il conclut que si le désir de l'Autre détermine les identifications, celles-ci ne satisfont pas la pulsion². Le désir laisse en panne la pulsion, dont les vicissitudes reposent pourtant sur des substituts de l'objet manquant.

L'amour, et même l'amour à mort, ainsi que l'assujettissement au désir de l'Autre ne suffisent pas. Il y a encore un reste que la pulsion manifeste par ses exigences intempestives. J'ai parlé de l'amour fou qui peut éclore à l'adolescence et nous devons aussi penser à tous ces cas de figure d'assujettissement au désir de l'Autre qui surgissent à cette étape de l'existence. Les jeunes qui se conforment ou qui s'opposent à tout ce que leurs parents attendent d'eux restent aliénés au modèle de l'Autre. Le modèle est pris sur

les attentes des parents, que ce soit pour s'y couler ou pour s'y opposer. Quand le pôle parental est plus ou moins indifférent pour l'adolescent, une idole peut prendre le relais.

Journal d'un corps

Journal d'un corps de Daniel Pennac est un récit littéraire que je vous propose de suivre, car il donne une juste idée de ces phénomènes et de leurs impasses. Il commence par le récit d'un traumatisme qui a décidé le narrateur à tenir ce journal qui est celui de son corps entre 1936 à 2010. Lors d'un jeu de guerre entre scouts, il est attaché à un arbre et abandonné par ses camarades. Il n'a pas peur, car il a de bonnes raisons de penser qu'on ne va pas l'oublier à la fin du jeu. Il n'a pas davantage peur des deux fourmis qu'il voit grimper sur sa jambe, mais il commence à perdre pied à la vue d'une formidable fourmilière non loin de lui. Son imagination lui fait craindre le pire tant et si bien qu'il hurle, se fait sur lui et finit par attirer l'attention de promeneurs effrayés par ses cris et son état de panique. Le drame ne s'arrête pas là, car l'abbé qui encadre la troupe des jeunes scouts le sermonne, lui fait dire qu'il a fait du cinéma pour effrayer tout le monde et lui dit qu'il devrait avoir honte d'avoir fait le bébé au point de se souiller comme il l'a fait. Il tente même de lui faire avouer qu'il a pris du plaisir à faire tout ce cirque. L'entreprise de culpabilisation est rendue d'autant plus facile à employer qu'elle s'appuie sur la honte éprouvée par le sujet ! Dans nombre d'affaires de pédophilie, qui font partie de l'affaire du sexe dans le devenir adolescent, nous retrouvons souvent l'élément déterminant de la honte. Le pervers en use pour assurer sa véritable domination : obtenir le silence de sa victime. Cet abbé aurait pu faire dire ce qu'il voulait à ce jeune garçon, heureusement sa perversion n'est que perversité ordinaire liée à la morale. C'est par la suite, comme il l'écrit rétroactivement, que le narrateur est, je cite, « entré dans ce journal qui pendant toute la vie qui allait suivre s'est proposé de distinguer le corps de l'esprit, de protéger dorénavant [son] corps contre les assauts de [son] imagination, et [son] imagination contre les manifestations intempestives de [son] corps ³. »

Le véritable journal commence donc après ces préambules, au chapitre III : 12-14 ans (1936-1938), avec en exergue une phrase : « Puisque c'est à ça qu'il faut ressembler, c'est à ça que je ressemblerai. »

Il écrit pour dompter ses peurs, peur de sa mère, peur des fourmis, peur des miroirs, peur d'avoir mal, peur de se souiller. Il écrit aussi pour apprivoiser son corps avec la ferme intention de lui donner une forme plus glorieuse. C'est un récit jubilatoire malgré toutes les misères, petites,

banales et parfois grandes, qui montrent bien à quel point, écrit-il, l'homme a tout à apprendre de son corps : marcher, se moucher, se laver, pisser en remontant sa chaussette [prépuce], aller sur le pot... « Apprendre, c'est d'abord apprendre à maîtriser son corps ⁴. »

Il faut dire qu'il est un peu mal barré avec un père malade à cause de ses blessures de guerre. Ce père meurt durant l'adolescence du narrateur des suites des gaz mortels qu'il a reçus. Par ailleurs, il a une mère acariâtre qui ne cesse de dénigrer la faiblesse de son mari et l'aspect rachitique de son fils adolescent. Son père était un érudit et il entretenait de longues conversations avec lui, ce fut sa chance. Après la mort de son père, dès l'adolescence il éprouve plus encore son manque de consistance corporelle, il se sent comme une ombre sans corps. Il faut savoir que sa mère parlait de son père comme d'un fantôme. Ce malaise est si présent qu'il fuit les miroirs, il en a peur. Et c'est donc dans ce contexte qu'il décide d'affronter ses peurs en les traitant par son journal et par une discipline physique qui vise à lui donner une forme athlétique, semblable à celle de « l'écorché » du dictionnaire Larousse qui présente la physionomie intégrale du corps humain justement.

Ce livre est plein de finesse. Par exemple, le fait que son père l'ait prévenu n'enlève rien à sa surprise lorsqu'il se réveille après une première pollution nocturne. Pas besoin d'être dans l'ignorance des choses sexuelles pour être effrayé par les manifestations de sa virilité, comme c'est le cas du petit Hans de Freud, relu par Lacan dans sa conférence « Le symptôme ».

Une des particularités de ce récit est de toujours pointer la fonction de l'image du corps ancrée dans la structure mise au jour par Lacan sous l'intitulé du stade du miroir, qui est l'assomption d'une fonction liée au langage, la fonction de se nommer, de dire « je ». Le principe de la phase du miroir est qu'il s'appuie sur la fonction de l'Autre du langage pour permettre de se reconnaître dans une image qui appartient au sujet comme un double avec lequel il se confond. Dans ce roman, le narrateur fait appel à Dodo, personnage imaginaire qui est un véritable double du personnage principal ⁵. Double qui l'accompagne toute sa vie et en particulier dans la période qui nous intéresse, celle de l'adolescence, durant laquelle le narrateur veut forger son corps sur le modèle de l'autre – avec un « a » minuscule puisqu'il s'agit du semblable. C'est un point sur lequel joue le sport : ce qui est mis en avant tient à la rivalité avec le corps de l'autre.

Si je parle de subtilité dans ce roman, c'est parce que le rapport du moi à l'image de l'autre, au semblable, est toujours mis en tension avec le rapport à un Autre qui authentifie ou dénigre cette image. Par exemple, le

récit relève ce moment où celle qui a fait office de bonne mère pour lui, une sorte de nourrice (ce ne pouvait pas être sa mère), le surprend nu à la toilette, remarquant qu'il a des poils... Le premier sentiment d'étrangeté vis-à-vis de son corps dans l'adolescence est tout à fait bien localisé : il est d'abord situé dans l'Autre. En effet, c'est la mère, les parents qui en général ne reconnaissent plus ce corps qu'ils ont passé des années à soigner tous les jours. Ce corps d'enfant devient étranger au sujet par les remarques d'étrangetés relevées par les parents. Sans doute avez-vous déjà entendu ce genre de témoignage d'un enfant qui apprend par ses camarades de classe qu'il n'est pas de la même couleur qu'eux. On se dit : « Mais enfin, il doit le savoir depuis toujours, depuis qu'il est né ainsi ! »

L'heure de vérité

Je reviens à la grande affaire dans le récit de notre narrateur, qui a parfaitement su dompter ses peurs et se donner enfin une image d'athlète accompli. Il a 19 ans et se trouve confronté à une jeune fille avec laquelle il espère bien perdre sa virginité. Il a acquis une force et une agilité prodigieuses, faisant de lui un adversaire redoutable pour ses camarades, que ce soit au tennis ou à la boxe. Pourtant, dans les bras d'une partenaire de danse, il se sent comme « un sac de ciment » tant il se trouve gauche, au point de perdre tout pouvoir de séduction sur la jeune fille qu'il aurait voulu attirer dans son lit. Ce n'est que plus tard, alors qu'il est seul dans sa chambre, qu'elle vient à lui, se dévêt et se couche dans son lit, où, ébloui par sa nudité, il la rejoint incapable du moindre geste vers elle. La malheureuse le quitte la mort dans l'âme, sans un mot, en pensant qu'elle ne lui plaît pas assez. Une étude serait à mener sur l'incapacité à danser et l'impuissance psychique, car c'est bien de cela qu'il s'agit : son sexe n'a pas répondu présent.

Ce fiasco lui fait écrire ces mots alors qu'il inspecte le reflet de son corps dans un grand miroir : « [...] rien ne manque à l'appel [il parle des muscles qu'il peut voir], l'écorché est mon portrait craché, une vraie réussite, de quoi passer sa vie devant la glace [ce qu'il ne pouvait absolument pas supporter auparavant]. Moi qui ne ressemblais "vraiment à rien" voilà que je ressemble au dictionnaire ! J'ajoute que je n'ai plus peur ⁶. » Je trouve tout à fait juste cette juxtaposition des deux registres, ceux de l'image du corps nouvellement sculptée sur le modèle de l'autre avec un a minuscule et sur celui de l'Autre avec un grand A, dont je vous dis qu'il est avant tout un lieu, figuré ici sous l'aspect du dictionnaire Larousse. Il faut dire que le narrateur connaît parfaitement le nom de chaque muscle et de chaque os du corps humain, c'est un véritable savant. Malgré la mise en conformité de son

corps avec l'image idéale du semblable envié et malgré l'assimilation du savoir de l'Autre puisqu'on peut dire qu'il a su assimiler tout un pan du dictionnaire, quelque chose manque à l'image idéale : le phallus imaginaire, celui qui doit répondre au moment de l'étreinte amoureuse.

Ce passage nous donne une idée de ce que Lacan nomme la castration : une opération symbolique qui porte sur un objet imaginaire en tant que signifié et dont l'agent réel est moins le père interdicteur que le langage lui-même. C'est parce que le sujet s'est soumis à la loi du signifiant que le langage est le véritable agent, réel, de la castration symbolique, dont l'effet est palpable sur l'image du corps, sur sa consistance. Lorsque la castration ne joue pas pleinement sa fonction, cet effet sur le corps peut chez un homme se manifester négativement comme impuissance psychique, panne sexuelle ; pour une femme, cas de la jeune fille qui se sent désavouée, comme manque d'attrait. Dans ces cas, le corps est le siège d'une honte de ne pas répondre aux attentes propres au sujet. Quand la castration fonctionne, elle libère au contraire le désir, pour le dire trivialement elle permet à l'organe viril de s'épanouir et à la femme d'investir son image en tant que représentante du « beau sexe », comme on disait autrefois.

D'ailleurs, pour la petite histoire, il faut savoir que le frère de la jeune fille en question est prêt à casser la figure du jeune homme pour l'affront qu'il lui a infligé en ne la touchant pas ! Le frère estime que sa sœur est déshonorée d'avoir été repoussée, comme si, je le dis dans le jargon lacanien, elle n'était pas digne d'incarner le phallus symbolique pour le jeune homme. Pour qu'un garçon bande, il faut que le corps de la femme incarne cet objet symbolique qui lui manque, à lui, le phallus. En allant vite, nous dirons que le narrateur n'éprouve pas le désir sexuel parce que le manque n'est pas localisé au bon endroit, il n'est pas reconnu comme ce qui consacre sa virilité, puisqu'il lui semble possible de le masquer par une allure d'athlète.

La fin de cette note du journal ouvre sur un constat de bon augure. En comparant son corps dans le miroir avec l'image de l'écorché du dictionnaire, il est bien obligé de conclure que cette planche d'anatomie non seulement ne montre rien mais ne dit rien de l'organe mâle : « Voilà ce que je me disais ce matin, voilà ce que j'écris maintenant, l'écorché toujours sous les yeux. Quand soudain ce détail : il n'y a rien non plus entre les jambes de l'écorché ! Aucune représentation de la verge ni des testicules. » Vous noterez le « rien non plus » qui renvoie sans détour à son propre corps. Deux jours plus tard, il rédige un début de la liste des termes désignant le sexe masculin, pour conclure : « Une débauche lexicale pour nommer cet appareil génital que le physiologiste répugne à représenter ⁷. » Là encore nous

pouvons apprécier que les deux registres de l'imaginaire, l'image du corps athlétique, et du symbolique, l'ensemble des mots, se révèlent l'un et l'autre impuissants à nommer le sexe. Vous n'êtes sans doute plus étonné de savoir que pour Freud il n'y a qu'un seul sexe au niveau inconscient et que Lacan ajoute que le sexe (quel qu'il soit) fait trou dans l'inconscient, il n'a pas de représentation qui tienne. Le verdict de débauche lexicale pour désigner le sexe masculin s'applique encore au sexe dit féminin, bien évidemment.

Nous pourrions ouvrir une parenthèse sur ce fait de structure qui se traite avec les moyens du moment. Là où le réel du sexe fait trou, notre modernité répond par un formidable mouvement de rebouchage. Je pense à ces représentations du sexe féminin, des lèvres et du clitoris, que l'on voit fleurir dans le paysage culturel, en art ou dans les livres de sciences ! Je songe encore à toutes ces recherches identitaires de genre que l'on voit apparaître comme autant de revendications. On peut s'étonner ou s'inquiéter de l'inflation de ces groupes revendiquant une identité sexuée ne relevant pas du binôme homme-femme mais c'est tout à fait logique. Longtemps dominée par le Nom du père confondu avec le père de la réalité, cas de Freud, la société savait à qui s'adresser pour devenir un homme ou une femme. Le père était censé savoir. Le père, comme l'enseigne Lacan, n'étant qu'une fonction réductible à ce qu'il appelle la fonction signifiante des Noms du Père, qui sont pluriels pour lui, c'est-à-dire qui ne sont pas seulement le privilège des papas, il est normal que cette fonction puisse être assumée par d'autres voies, multiples elles aussi. Reste que le refus de toute dénomination genrée s'appuie encore sur des représentations genrées !

Je reviens à notre narrateur, qui fait l'amer constat que ni l'image sculptée sur le modèle du corps du semblable, ni l'assimilation du savoir de l'Autre ne suffisent à assumer son désir sexuel. Il est toujours puceau lorsqu'il entre dans la Résistance – puisque nous sommes dans la période de la Seconde Guerre mondiale. Son journal va subir un arrêt durant deux ans, sur lesquels il écrit ceci : « Notre esprit mettait notre corps au service d'un grand corps de combat ⁸. » Il veut dire, du moins je le pense, que toutes les idées de haine de l'ennemi, de désir de liberté, de patriotisme, de communisme très important dans les mouvements anti-vichystes... forment encore un corps de doctrine, un corps symbolique. Pour avoir la certitude de la pureté de son cœur, le narrateur sera joyeusement dépuclé à la Libération par une jeune camarade qui opère sur ordre de sa hiérarchie en s'offrant à lui comme cadeau d'anniversaire. En effet, son pucelage se savait et paraissait suspect à l'organisation à laquelle il appartenait ! Quand on épouse un idéal, faut savoir faire corps avec lui, mais quand même ! Comme quoi, quel que soit l'idéal épousé, l'abnégation sexuelle paraît toujours suspecte.

Retour sur le roman et la question sur l'agent réel de la castration, le langage. On a pris une très mauvaise habitude avec Freud et Lacan : répéter qu'il n'y a pas de signifiant pour dire la femme comme s'il y en avait un pour dire l'homme. Il faut être plus précis. Il n'y a pas de signifiant pour dire la femme toute, pas de signifiant pour dire l'homme dont la virilité ne serait pas consacrée par la castration. Ce qui veut dire : pas de signifiant qui puisse recouvrir le réel du sexe en tant que trou au bas du ventre du sujet, homme ou femme. Par contre, Lacan est précis, « les hommes, les femmes et les enfants, ce ne sont que des signifiants ⁹ ». Il est très précis dans la mesure où il dit que ces signifiants n'assurent aucune réalité prédiscursive, c'est-à-dire qu'ils ne valent que pris dans des liens sociaux qu'ils instaurent et qui leur donnent leur valeur. Ces signifiants ne disent rien du sexe, ils parlent seulement des liens qu'ils instituent.

Je pourrais reprendre le *Journal d'un corps* et la question de la castration recouverte par l'absence pure et simple de l'organe sur la planche anatomique du corps humain et la profusion lexicale pour couvrir ce manque : pine, bite, queue, etc. On pourrait encore parler du mot de pollution qui sert pudiquement à parler de ce qui résiste de la jouissance du corps à se faire oublier et de l'objet symbolique que le narrateur imagine : un objet fait pour recueillir le sperme produit par l'onanisme à l'adolescence qui serait offert en pendentif à l'aimée lors des fiançailles ! L'auteur ne manque pas d'humour ! On pourrait aussi évoquer cette autre profusion lexicale suspecte concernant les menstrues et considérer là encore que la profusion de mots plus ou moins grossiers sert encore et toujours à couvrir ce qui reste un mystère pour l'homme : le corps génital féminin, ce que ne manque pas de souligner Pennac. Si la femme est un mystère pour l'homme, la réciproque n'est pas vraie, dit un adulte au narrateur encore jeune !

Désir indestructible

C'est ailleurs que je veux m'arrêter dans ce roman, aux 74 ans du narrateur, qui a essuyé quelques vicissitudes dont il se serait bien passé au sujet de son corps vieillissant. Il a enfin atteint un âge auquel il se croit parfaitement sexuellement impuissant et satisfait de n'être plus le jouet de son désir. C'est dans la bouche d'une jeune femme de 25 ans que notre bonhomme va se sentir renaître. Je m'y arrête pour souligner, d'une part, le fait que pour Freud déjà il est clair que le désir, qui est désir de corps comme le dit souvent Colette Soler, est indestructible, d'autre part, ce que le génie de l'écrivain ne manque pas de relever, à savoir l'importance de la dimension pulsionnelle marquée par l'emploi des pronoms réfléchis pour décrire cette aventure : « Relisant ce que j'ai écrit hier soir, je songe au rôle joué par les

pronoms compléments dans les descriptions érotiques : sa langue *me* soupèse, ses lèvres *m'engloutissent*, *me* voici dans sa bouche... Ce n'est pas un effet de la pudeur (il s'agit bien de mes couilles et de ma verge, je le confirme) ni une quête de style (à la rigueur un indice de mon incompetence en la matière), non, c'est bel et bien le signe d'une identité retrouvée. Là est l'homme pleinement vivant, quoi qu'il en dise une fois dégrisé : *me* c'est moi. Il en va de même pour les métaphores désignant le sexe de Nazaré, *chez qui* je me rends, *la maison des origines*, c'est d'elle dont je parle, de son identité de femme ¹⁰. »

Le désir de corps mis en acte dans la pulsion passe par les signifiants où le sujet tente de répondre à la perte d'être, perte dans l'identité comme l'enseigne en particulier Lacan dans son séminaire XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Lacan déploie sa lecture de la pulsion freudienne pour en extraire qu'il s'agit en somme d'un « effort pour se rejoindre ¹¹ » qui passe par l'Autre, dans la mesure où toute pulsion se réduit en une formule grammaticale, se faire sucer, chier, voir, entendre. Mais loin de délivrer une identité palpable, elle touche à ce que Lacan nomme le « sujet acéphale », sans tête, car la pulsion ne demande rien sinon satisfaction. Notre narrateur qui se croyait enfin tranquille du côté du sexe, impuissant et libéré en somme, se voit tout d'un coup encore assujetti aux exigences pulsionnelles de son corps parlant, puisque c'est du corps parlant qu'il est question pour nous et pas seulement de l'organisme. L'affaire du sexe du devenir adolescent ne s'éteint pas facilement et contrarie le paysage quelque peu idyllique d'un narrateur idéalement vieillissant, sage, hors âge comme hors sexe.

L'affaire du sexe est une affaire politique

L'affaire du sexe qui prend un essor nouveau à l'adolescence en réveillant brutalement les exigences pulsionnelles ne trouve pas à s'apaiser complètement sous le drapeau des idéaux : de l'amour fou, de l'engagement politique et militaire comme c'est le cas du narrateur, du sport... L'aspiration à des valeurs idéales qui ont pour point commun de délivrer un semblant d'identité peut s'avérer dangereuse. Je veux en venir au fait que ce n'est sans doute pas pour rien que l'on voit si souvent des adolescents s'engager dans des voies périlleuses : drogues, alcool, tentation des « causes perdues » comme le formule Lacan dans un texte de ses *Écrits*, « narcissisme suprême de la Cause perdue ¹² », et finalement succomber à la fascination pour la mort.


Aujourd'hui, le narcissisme de la cause perdue peut prendre des tournures directement liées à des positions religieuses extrémistes, je parie que

la déstabilisation induite par la grande affaire du sexe n'y est pas pour rien. L'extrémisme se pose bien souvent comme une réponse parfaite à ce que doit être un homme, un guerrier sans crainte, et une femme, une mère dévouée. L'extrémisme, quel qu'il soit, est sans aucun doute une tentative de déjouer les revendications pulsionnelles en empruntant un chemin qui est celui du désir pur, c'est-à-dire du rejet pur et simple du corps parlant au profit de la bannière d'un idéal.

Une autre forme de cette tendance, totalement opposée, peut consister à vouloir faire reconnaître à tout prix la singularité d'un choix identitaire genré. On se souvient peut-être de ce garçon nord-américain de 9 ans, Jamel Myles, harcelé par ses camarades de classe après leur avoir annoncé qu'il était homosexuel, et qui s'est suicidé. Je ne pense pas que le mariage pour tous et la reconnaissance des transgenres dans notre société puissent grand-chose contre ce qui semble être un retour de manivelle contre les homosexuels et les femmes. Là encore, il convient de veiller à ce que nos adolescents ne s'embarquent pas dans les causes perdues de la reconnaissance de particularités genrées, sachant déjà qu'être une femme affranchie reste difficile même dans nos sociétés dites tolérantes. La place des femmes demeure l'étalon de base le plus sûr pour évaluer le seuil de tolérance d'une société par rapport à ce qui échappe à l'ordre phallique.

Cette tentation vers des idéaux intenable peut très bien se montrer plus discrète qu'un groupuscule extrémiste ou une minorité identitaire *queer*, elle peut tout simplement consister dans la tentation de la mort : conduites à risque effrénées et rejet de la vie. Et je tiens cette fascination pour la mort, ce que Lacan nomme à propos d'Antigone désir pur, particulièrement vive à l'adolescence, comme un effet et un rejet de la revendication du désir inhérent au corps pulsionnel que ravive la grande affaire du sexe à l'adolescence.

Mots-clés : adolescence, corps, sexe, idéal, cause perdue, fanatisme.

*  Intervention au collège clinique du Sud-Est sur « le devenir adolescent » organisé par Dominique Touchon Fingermann, Geneviève Lacombe et Lina Puig, à Nîmes le 12 avril 2019.

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 21.
2. [↑](#) « Les identifications s'y déterminent du désir sans satisfaire la pulsion », J. Lacan, « Du *trieb* de Freud », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 853.
3. [↑](#) D. Pennac, *Journal d'un corps*, Paris, Gallimard, 2012, p. 22.
4. [↑](#) *Ibid.*, p. 37.
5. [↑](#) *Ibid.*, p. 118.
6. [↑](#) *Ibid.*, p. 103.
7. [↑](#) *Ibid.*, p. 105.
8. [↑](#) *Ibid.*, p. 115.
9. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 34.
10. [↑](#) D. Pennac, *Journal d'un corps, op. cit.*, p. 329-330.
11. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 181.
12. [↑](#) J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », dans *Écrits, op. cit.*, p. 826.